

## INTRODUCTION

Le 4 septembre 2020, la République française a fêté ses 150 ans. Stricto sensu, elle en a davantage, puisque la I<sup>re</sup> République a été proclamée en 1792 et la II<sup>e</sup> en 1848. Mais ces régimes, pour fondateurs qu'ils aient été, furent éphémères. En revanche, depuis la proclamation de la République en 1870 par Emmanuel Arago et les autres membres du gouvernement de la Défense nationale, ce régime politique est, sans discontinuité à l'exception du régime de Vichy, le fondement institutionnel de la France.

Emmanuel Arago est l'une de ces figures qui, de leurs plus jeunes années jusqu'à leur mort, n'ont eu de cesse d'œuvrer à l'émergence, la fondation puis la perpétuation de la République. La vie d'Emmanuel Arago, par son exaltation, ses rebondissements, sa complexité, s'apparente à bien des égards à un roman. Un roman qui n'est autre que celui de la République, tant cette dernière constitua la passion et le grand ouvrage de sa vie.

La République n'est pas exempte de paradoxes. Parmi ceux-ci, un concept apparut dès le XIX<sup>e</sup> siècle, bien avant que Jean-Louis Debré n'en fasse le titre d'un ouvrage à succès : celui de « dynastie républicaine ». Une dynastie républicaine est une famille qui, de génération en génération, s'est transmise la passion de la République, sans jamais pour autant se compromettre dans le népotisme ni oublier le concept essentiel de méritocratie. La République, surtout celle des fondateurs, connaît de nombreuses dynasties : les Carnot, les Pelletan, les Ferry, les Debré, pour citer certaines des plus célèbres. La plus impressionnante de ces dynasties est sans conteste celle des Arago, véritable tribu de personnages et de talents qui, durant près

d'un siècle et demi, a tenu le haut du pavé de la République, en France mais aussi à l'étranger.

L'historiographie des Arago, jusqu'à aujourd'hui, n'était pas achevée. Si la vie de François Arago a été bien renseignée dès les lendemains de sa mort, ce n'est que depuis une petite trentaine d'années que les autres membres de la famille ont retenu l'attention des historiens. Il y eut d'abord la thèse de Muriel Toulotte consacrée à Étienne Arago, qui a donné lieu à une publication en 1993 préfacée par Jean Tulard : *Étienne Arago (1802-1892), une vie, un siècle*. Il y a eu ensuite, en 2002, le livre majeur de François Sarda, préfacé par Emmanuel Leroy-Ladurie, consacré à l'ensemble des membres de la famille, sous le titre : *Les Arago, François et les autres*. L'année suivante, en novembre 2003, se tenait à Estagel et Perpignan un important colloque intitulé : *Les Arago, acteurs de leur temps*, dont les actes ont été publiés en 2009 par les archives départementales des Pyrénées-Orientales. En 2017, Guy Jacques a publié une nouvelle biographie de François Arago : *François Arago, l'oublié*, puis l'année suivante, en 2018, une biographie de Jacques Arago : *Jacques Arago, ce frère inattendu*. Une pierre manquait à cet édifice historiographique : une biographie d'Emmanuel Arago, le fils de François, le neveu d'Étienne et de Jacques.

C'est cette pierre manquante que cet ouvrage se propose d'apporter. Nous l'avons dit, la vie d'Emmanuel Arago est un roman, le roman de la République. Emmanuel Arago est un acteur clé des événements qui, de 1830 aux années 1890, ont permis l'émergence, la fondation et l'enracinement de la République en France. À travers ses manières d'agir, de penser, de vivre, on pénètre ce qui fait la chair de la République : ses principes, ses représentations, sa culture, sa sociologie, sa manière d'être au monde. On pénètre au cœur des événements, souvent dramatiques, au cœur du monde politique, au cœur du monde intellectuel – celui de la science, des lettres, des arts, du droit – qui ont fait la République. On comprend mieux aussi les modalités de création, de développement et de transmission d'une dynastie républicaine. En plus de l'histoire politique

et de l'histoire culturelle, étudier la vie d'Emmanuel Arago, c'est aborder une histoire psychologique. Celle d'un « fils de », comme on dit aujourd'hui, qui parvient à affirmer son existence propre tout en restant fidèle à l'image tutélaire du père, celle d'un caractère solaire et romantique, amoureux de la vie et exalté, qui cache au plus profond de lui une âme encline à la dépression ; celle d'un ami fidèle, transcendant en une relation exceptionnelle de plus de quarante ans avec sa « grande sœur élue » George Sand ce qui était peut-être au départ un sentiment amoureux.

Ce livre est le fruit de nombreuses recherches. Il s'appuie sur des sources jusqu'alors pas ou peu exploitées. Notamment les mémoires inédits d'Emmanuel Arago – conservés à l'état de manuscrit par la Bibliothèque nationale de France et consultables en ligne sur le site Gallica –, la correspondance d'Emmanuel Arago et de George Sand – conservée à la bibliothèque historique de la ville de Paris, dans les fonds publics et privés, et partiellement publiée par Georges Lubin –, les archives de la Grande Loge de France et du Suprême Conseil de France, les archives municipales de Lyon, les comptes rendus judiciaires, les archives parlementaires, les souvenirs des contemporains et un nombre important d'articles de la presse de l'époque.

En 2020, la République a eu 150 ans. Emmanuel Arago, lui, en a plus de 200 (208 exactement). Il est temps de redécouvrir l'une et l'autre. De redécouvrir l'une par l'autre, en se plongeant dans le roman d'une vie consacrée corps et âme à un idéal politique qui transcende encore notre temps.

Nous vous souhaitons une très bonne lecture.

Paul BAQUIAST et Bertrand SABOT



## CHAPITRE I

### LA TRIBU ARAGO

Quand Emmanuel<sup>1</sup> naît à Paris, le 6 août 1812, le nom d'Arago est déjà célèbre. Au cours des premières années de son existence, cette notoriété ne va cesser de croître et de se développer. Dans le monde des sciences, des lettres, de la politique et des armes. En France, mais aussi à l'étranger.

C'est dans le Roussillon que la famille Arago puise son origine. C'est là, dans le bourg d'Estagel, que Marie Roig donne le jour, dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, à onze enfants. Six garçons et cinq filles, dont trois mortes en bas âge. Marie a épousé François Bonaventure Arago le 12 août 1778. Tous deux sont issus de ce monde des propriétaires terriens relativement aisés connus en Catalogne sous le nom de *pagès*.

#### **Les grands-parents : François Bonaventure et Marie**

Rattaché à la France par le traité des Pyrénées de 1659, le Roussillon est une terre profondément attachée à sa « catalanité », incarnée dans la langue, la culture et les traditions. Estagel, en bordure du pays occitan, est localisée à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Perpignan et à une dizaine de kilomètres au sud-est de Tautavel<sup>2</sup>. Estagel est située au bord de l'Agly, dans un pays de petites vallées verdoyantes, aujourd'hui

---

1. François Victor Emmanuel Arago, voit le jour à Paris (12<sup>e</sup> arrondissement de l'époque), probablement à l'Observatoire où œuvre son père et loge sa famille.

2. La grotte préhistorique qui a rendu Tautavel célèbre dans le monde entier n'est pas encore connue au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle sera « inventée » en 1829 puis redécouverte en 1948. Le crâne de l'homme de Tautavel sera mis au jour en 1971. Contrairement aux apparences, le nom du fameux site préhistorique de la « Caune de l'Arago » ne doit rien à la famille Arago, même si Tautavel est sans doute le berceau de la famille (François Sarda, *Les Arago, François et les autres*, Paris, 2002, p. 36-37).

viticoles, dominées par des plateaux secs et caillouteux. C'est un gros village de 1 300 habitants, faisant figure de marché d'intérêt local. Comme dans le reste du Roussillon, l'économie y est alors exclusivement tournée vers l'agriculture, notamment la culture de l'olivier. Sans commerce ni industrie, les revenus y sont souvent incertains et modestes.

Orphelin depuis l'âge de un an, François Bonaventure a été élevé par son oncle. Éduqué, il parle le français en plus du catalan, ce qui est loin d'être le cas de tous les hommes d'Estagel. Au terme de quelques études de droit, il devient bachelier en 1774<sup>1</sup>. Lors de son mariage, en 1778, il possède huit hectares, dont plus de quatre en parcelles irriguées. Il s'investit dans la vie du village, dont il devient consul en 1781 puis premier consul (on dirait aujourd'hui maire) en 1786. La Révolution va lui permettre une rapide ascension sociale et confirmer son statut de notable local : fervent partisan des idées nouvelles, rédacteur des cahiers de doléance de la commune, il devient maire d'Estagel en 1790, juge de paix du canton, membre du conseil départemental et du directoire départemental en 1791, commandant de la Garde nationale en 1793 pendant la guerre du Roussillon, puis président du directoire départemental en 1794. Ainsi, ce sont les idées de la Révolution qui fondent son patriotisme français plus que le traité des Pyrénées. Ayant renoncé à la vie politique, il devient directeur de l'hôtel de la Monnaie de Perpignan de 1798 à sa mort, le 24 décembre 1814. Cette fonction lui assure un revenu et un logement de fonction à Perpignan.

Plus que le personnage de François Bonaventure, cependant, c'est celui de Marie qui va exercer une influence prépondérante sur le destin des enfants du couple. Personnage extraordinaire que cette Marie Roig, épouse Arago ! Saisi à l'âge de quatre-vingt-onze ans par David d'Angers, ami de la famille, son profil d'aïeule est empreint de vivacité d'esprit, de bonté et

---

1. Sous l'Ancien Régime, le baccalauréat sanctionne la fin de la première étape des études universitaires. Il est comparable à ce que nous nommons aujourd'hui la « licence ».

de tendre ironie. Quoique issue d'une famille de *pagès* à l'esprit ouvert, Marie est destinée à la vie du foyer, entre mari et enfants, comme le sont alors toutes les femmes du Roussillon et d'ailleurs. 10 % seulement des jeunes filles de sa génération savent signer de leur nom. Elle en fait partie. C'est en secret de son entourage qu'elle a appris à lire et à écrire, ce que ne savent faire ni sa mère ni sa sœur. Connaissant la valeur de l'instruction, Marie n'en est pas moins une catholique sincère et pieuse. Elle le restera toute sa vie. Dès lors, hors de question pour elle de se livrer à la contraception dont la pratique gagne les campagnes dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'une excellente santé, elle aura donc onze enfants, le premier à vingt-trois ans, après un an de mariage, le dernier à quarante-sept ans.

Elle entretient autour de ses enfants un climat de bonne humeur, de verve et de rire, état d'esprit qu'elle saura leur transmettre et qui sera l'un des traits de caractère de la famille Arago. Au moment de mourir, elle déclare : « Le bon Dieu qui sait combien je suis gaie voudra m'avoir près de lui pour le distraire. » Elle est le lien et l'âme de cette famille nombreuse. Tolérante, elle n'impose pas la religion à ses enfants quand ils s'en détachent, alors même qu'elle est d'une très grande piété. Ayant elle-même appris à lire et à écrire, elle sait l'importance de l'instruction. Pour ses fils, mais aussi pour ses filles. Davantage encouragé par sa mère que par son père qui aurait préféré pour lui une destinée locale, l'aîné des garçons, François, entre à l'École polytechnique en 1803. Il n'a que dix-sept ans et amorce alors une exceptionnelle carrière scientifique et politique, qui en fera l'un des plus grands savants de son temps et, deux mois durant, en mai-juin 1848, un quasi-chef d'État.

Mais les études des enfants coûtent cher. D'autant que Marie se retrouve veuve en décembre 1814, tandis que la situation de nombre de ses enfants n'est pas encore assurée : Rose (trente-deux ans), qui a épousé un modeste quartier-maître, veuf et père de quatre enfants, doit difficilement entretenir une famille « recomposée » de six enfants ; Jean (vingt-sept ans), qui a

succédé à son père comme caissier de la Monnaie, est victime de la Terreur blanche, des débuts de la seconde Restauration, qui lui retire son emploi ; Jacques (vingt-cinq ans), quoique marié, entreprend des études de droit à Toulouse et reste à charge ; Joseph (dix-neuf ans), engagé dans l'armée impériale à dix-sept ans, est renvoyé à la vie civile en 1815. Quant à Marguerite, elle n'a que seize ans et Étienne douze. Heureusement, François, dont la situation est solidement assise (secrétaire-bibliothécaire de l'Observatoire en 1805, membre de l'Académie des sciences en 1809), a renoncé à la part d'héritage de son père. Conformément à la tradition catalane voulant que le fils aîné soit le soutien de ses cadets, il aide ses frères et sœurs à subvenir à leurs besoins, en dépit des récriminations de son épouse qui se plaint de ces trop lourdes charges. Mais Marie n'en doit pas moins quitter Perpignan pour retourner mener une vie simple et austère dans sa maison d'Estagel. La mort dans l'âme il lui faut, après avoir pu un temps faire face aux frais de scolarité en vendant des terres, retirer Étienne, le plus jeune de ses fils, de l'ancienne école royale militaire de Sorèze, devenue pendant la Révolution un établissement privé.

Marie sait que la réussite de ses fils passe par l'exil loin de la terre catalane. Son fils aîné, François, est le premier Perpignanais à passer le concours de l'École polytechnique. Jean et Joseph vont faire carrière au Mexique. Victor mène la vie nomade d'un militaire de carrière. Jacques va faire le tour du monde. Étienne va rejoindre François à Paris puis vivra dix ans dans divers pays d'Europe en quête d'asile politique. Sur sa tombe, Étienne rapportera que « c'est par elle, qu'en Roussillon, les mères ont appris à se séparer de leurs fils, car la première elle a dit aux siens : *Allez et que Dieu vous protège*<sup>1</sup> ». Marie, pourtant, refusera toujours de quitter sa terre natale, malgré l'insistance de François qui veut la loger auprès de lui à Paris. À Estagel, elle fait progressivement figure de matrone. Les nombreux services qu'elle rend aux uns et aux autres, la noto-

1. Cité in Muriel Toulotte, *Étienne Arago, 1802-1892, une vie, un siècle*, Perpignan, 1993, p. 26-27.



riété de ses fils, son âge avancé, en font à la fin de sa vie comme un chef spirituel de la communauté villageoise. Alors qu'elle est mourante, au début du mois de septembre 1845, une foule de paysans vient avec respect la visiter dans sa chambre pour lui rendre un dernier hommage.

### **Les oncles d'Amérique : Jean et Joseph**

Jean, après avoir perdu son poste de directeur de la Monnaie à Perpignan, la seconde Restauration venue, part pour les États-Unis puis le Mexique. Aux motifs pécuniaires s'ajoutent des raisons politiques que lui-même précisera : « Pris dans les tourments politiques qui agitent mon pays en 1815, j'abandonnai la France en août 1816 et, rejetant les propositions alléchantes que les excellentes relations de ma famille pouvaient me présenter dans d'autres pays d'Europe, je décidai de donner la préférence à la cause de la liberté<sup>1</sup>. » Depuis 1810, en effet, le Mexique est engagé dans des mouvements révolutionnaires visant à l'indépendance vis-à-vis de l'Espagne. Depuis le Nouveau-Mexique, Jean rejoint une brigade internationale qui se constitue autour du général Mina et qui entre au Mexique en 1817. Il se distingue par sa bravoure et ses talents militaires. Après l'échec de l'insurrection, néanmoins, Jean se rallie au vice-roi. Il signe un article en ce sens en 1819. Mais deux ans plus tard, en 1821, sensible au « cri de liberté qui retentit à Iguala<sup>2</sup> », il reprend les armes. L'indépendance est proclamée la même année, après la prise de Mexico à laquelle il participe. S'ensuit une longue période de troubles politiques. Jean est au service des pouvoirs mexicains successifs, et progresse au sein de l'armée. Il devient général, membre du tribunal militaire et inspecteur de la « milice active ». Il meurt à Mexico le 9 juillet 1836, souffrant du foie et après avoir attrapé le paludisme sur

1. François Sarda, *Victor Arago, officier français ; Jean et Joseph Arago, officiers mexicains*, in *Les Arago, acteurs de leur temps*, actes du colloque tenu à Perpignan, Archives départementales des Pyrénées-Orientales, du 12 au 14 novembre 2003, Archives départementales des Pyrénées-Orientales, 2009, p. 109.

2. *Op. cit.*, p. 110. Le plan d'Iguala est un plan d'indépendance du Mexique concocté par Iturbide, futur empereur du Mexique, et Guerrero, futur président.

le front de la guerre contre la sécession du Texas dont il est ramené à bras d'hommes.

Si Lucie Laugier, sa nièce, dans sa biographie de la famille Arago, exagère sans doute quand, par orgueil familial, elle veut croire que Jean a failli devenir président du Mexique ; si lui-même fait preuve d'un excès de modestie quand il écrit : « Je me suis limité à prouver mon attachement et accomplir pleinement mes devoirs », il n'en a pas moins joué un rôle important dans l'histoire des premières années du pays. Rôle positif ou négatif ? Les avis divergent. Les Français du Mexique, notamment les premiers « Barcelonnettes » venus de Haute-Provence à partir de 1821, lui rendent hommage en organisant de superbes funérailles (alors même que, mort pauvre, il laissait à peine de quoi payer sa sépulture). À l'inverse, Lucas Alaman, homme politique conservateur, l'accuse en 1854, dans son *Historia de México*, d'avoir toujours choisi « le pire parti » et d'avoir eu un rôle « très funeste ». Quant à l'historien Alfonso Toro, en 1919, dans son article *Le Français insurgé*, il parle avec admiration de « ce Français insurgé, champion désintéressé de la liberté nationale<sup>1</sup> ».

Joseph, son cadet de huit ans, rejoint son frère en 1827, à l'âge de trente et un ans, après une carrière militaire dans l'armée napoléonienne puis dans l'armée de la Restauration<sup>2</sup>. Jean le recommande aux autorités mexicaines en ces termes : « Le motif de sa venue est le désir de me voir et de s'établir dans la patrie que j'ai adoptée si la grâce lui est accordée d'être admis dans l'armée. [...] Ses idées libérales et les sentiments qui l'animent, dus à l'éducation que l'ensemble de ma famille a eu la chance

1. *Revista de Revistas*, 13 juillet 1919, reproduit par A. Genin in *Les Français au Mexique*, Paris, Nouvelles éditions Arago, 1933, cité in *op. cit.*, p. 109 et 111.

2. Un autre des frères Arago a mené une carrière militaire, en France, quant à lui. C'est Victor, né en 1792, entré à l'École polytechnique à dix-neuf ans (suivant en cela son frère aîné, François, qui y est entré à dix-sept ans). Il devient officier d'artillerie et se couvre de gloire en 1832 lors du siège de la citadelle d'Anvers. Il contribue, sans perdre un seul homme, à la reddition de la garnison hollandaise qui s'oppose à l'indépendance de la Belgique. Son fils, militaire lui aussi, cousin d'Emmanuel, sera un héros de la guerre de 1870 contre les Prussiens. Tué à la tête de ses troupes à Orléans (la scène a été peinte dans un tableau de Lichy-Baudoin), une rue de la ville porte son nom et le monument de Saran dédié aux morts de 1870 son effigie.

de recevoir, font qu'il saura se montrer digne de la grâce et de la confiance que le gouvernement suprême de la République voudra bien lui accorder.<sup>1</sup> » Quant à Joseph, il déclare être le « frère du colonel », avoir des « principes [...] en tout égaux aux siens » et souhaiter « adopter sa nouvelle patrie » tandis que « la République [...] voit son indépendance menacée<sup>2</sup> ». Les arguments sont convaincants : José – car c'est ainsi que Joseph se fait désormais appeler – est aussitôt nommé lieutenant. Il franchira ensuite les grades, promu successivement capitaine, chef d'escadron, lieutenant-colonel puis colonel. Atteint de diabète, comme de nombreux membres de la famille Arago, il meurt le 19 décembre 1860, à soixante-quatre ans. Il laisse une veuve et trois enfants. Sous le règne de l'empereur Maximilien, protégé de Napoléon III, une bourse leur sera versée du fait de l'extrême dénuement dans lequel les avait plongés le décès de José.

Malgré la distance, les liens ont perduré entre Jean et Joseph d'une part, leurs frères et neveux d'autre part. En témoigne une lettre adressée par Emmanuel Arago à François Buloz, le directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Celle-ci publie en 1836 un article qui met en fureur Emmanuel et son père François. Intitulé *Les Républiques mexicaines*<sup>3</sup>, rédigé anonymement par « un voyageur » présenté comme « un homme qui, par sa position au Mexique, et ses relations avec les principales autorités du pays, s'est trouvé plus que personne à même d'étudier les institutions, la religion, les mœurs et la civilisation du peuple mexicain », il s'agit d'un pamphlet virulent contre la société politique et militaire du Mexique indépendant. Le texte dénonce la succession permanente des révolutions, motivées derrière les mots ronflants de liberté et de souveraineté du peuple par la volonté des présidents successifs et de leurs suppôts de piller l'État à leur profit : « Ce n'est que pour les emplois rémunérés que l'on se bat. » Il dénonce une armée d'opérette, dans laquelle tout le monde ou presque est officier, incompetent, lâche et

1. Archives nationales mexicaines. Cité in François Sarda, *op. cit.*, p. 111-112.

2. *Ibid.*

3. Un voyageur : « Les Républiques mexicaines », *Revue des Deux Mondes*, tome VII, 1836 (p. 82-100).